
De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990)

Nathalie Ethuin

Citer ce document / Cite this document :

Ethuin Nathalie. De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990). In: Politix, vol. 16, n°63, Troisième trimestre 2003. Fréquentations militantes. pp. 145-168;

doi : 10.3406/polix.2003.1296

http://www.persee.fr/doc/polix_0295-2319_2003_num_16_63_1296

Document généré le 14/09/2017

Résumé

De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990)

Nathalie Ethuin

Jusqu'au début des années 1990, le PCF disposait d'un réseau d'écoles pour former et conformer ses militants et ses cadres à son idéologie officielle. Ces instances de socialisation partisane constituent une focale privilégiée pour étudier les processus d'idéologisation de l'engagement. A travers des entretiens avec des militants ayant fait leurs classes sur les bancs des écoles du parti, cet article rend compte des logiques d'appropriation des schèmes de pensée et des visions du monde promus par les dirigeants et les précepteurs communistes. L'analyse montre comment, pour des militants d'origine populaire, l'idéologie instillée par l'institution pouvait entrer en résonance avec une perception clivée du monde social, acquise le plus souvent dès l'enfance.

Abstract

About the Ideologization of Communist Commitment. Results from an Inquiry on the PCF Schools (1970-1990)

Nathalie Ethuin

Until the beginning of the 90's, the French Communist Party was relying on a network of schools to train militants and officials according to the official ideology. Focusing on those partisan socialization devices provides with specific analytical lenses to study the processes of ideologization. Drawing on interviews with militants who have attended the Party schools, the article investigates the mechanisms through which the interpretation schemes and world views promoted by the Communist leaders and tutors are made appropriate. It is argued that in the case of militants with working class origins, the ideology instilled by the institution is congruent with their own split perception of the social order - largely acquired since childhood.

De l'idéologisation de l'engagement communiste

Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990)

Nathalie ETHUIN

« Puisque la pensée est toujours déjà colonisée, tentons d'examiner ce processus de colonisation. »
Mary Douglas¹

Il y a quelques années encore, un militant communiste aguerri se repérait à son vocabulaire : « extorsion de la plus-value », « matérialisme dialectique », « exploitation des peuples par les puissances impérialistes », « capitalisme monopoliste d'Etat »... C'est au prix d'une formation encadrée par le parti, à travers tout un réseau d'écoles², une politique éditoriale, que tout un communisme vernaculaire a pu

1. Douglas (M.), *Ainsi pensent les institutions*, Usher, 1989.

2. Le PCF met en place dès les années 1920 un système de formation hiérarchisé et extrêmement centralisé. Dès l'adhésion, le jeune militant est sommé de suivre une école élémentaire puis une école de section. Toute promotion dans l'appareil nécessite de se plier au rite de l'école fédérale puis des écoles centrales d'un mois et de quatre mois. Ce cursus de formation partisane perdure jusqu'au début des années 1990. Il est progressivement remplacé par une politique de formation proposant des stages beaucoup plus courts. Sur les écoles du PCF, cf. notamment Tartakowsky (D.), *Les premiers communistes français*, Paris, Presses de Science po, 1980 ; Pennetier (C.), Pudal (B.), « La certification scolaire au PCF dans les années 1930 », *Politix*, 35, 1996 ; Siblot (Y.), « Ouvriérisme et posture scolaire au PCF. La constitution des écoles élémentaires (1925-1936) », *Politix*, 58, 2002.

s'imposer. Si tant de cadres du parti, à tous les échelons, ont « parlé avec un PC sur la langue³ », pour reprendre une expression de Pierre Bourdieu, c'est qu'ils ont été soumis, avec leur consentement, à une véritable logothérapie, à des stages d'entraînement idéologique intensifs. A travers ces mots, c'est toute une grille d'interprétation qui est diffusée par l'institution, notamment par la voix de précepteurs qui ont formé des générations de militants passés sur les bancs de l'école du parti. Or, l'influence qu'a pu exercer l'institution communiste sur les catégories de pensée de ses cadres est plus souvent postulée, voire déplorée, que véritablement analysée. Malgré la singularité de la politique d'encadrement partisan⁴, le parti communiste n'échappe pas à cette réalité selon laquelle : « Les ressortissants ne sont pas une cire molle dans laquelle s'inscrit identiquement l'empreinte de l'institution⁵. » Pour le dire avec les mots d'Annie Kriegel, les communistes « ne sont pas des coquilles vides à farcir de marxisme⁶ ».

Si l'institution communiste a pu avec une efficacité certaine inculquer ses grilles d'interprétation, instiller son idéologie⁷ et pénétrer ainsi jusqu'au for intérieur de ses ressortissants, c'est que ceux-ci disposaient d'un terrain fertile pour faire fructifier les semences idéologiques. C'est cette problématique des affinités entre l'offre idéologique et sa réception qui est explorée dans cet article. Les écoles, en tant que vecteur privilégié de la transmission des idées communistes, fournissent un angle d'approche particulièrement heuristique pour saisir les logiques de l'idéologisation de l'engagement. Notre démarche s'apparente ici à celle de Charles Suaud, étudiant les processus de « théologisation de la vocation sacerdotale⁸ » en jeu dans la formation dispensée dans les petits séminaires. L'orthodoxie idéologique ne préexiste pas à l'engagement, elle se construit tout au long de l'apprentissage institutionnel auquel sont soumis les impétrants.

Pour éclairer le plus finement possible tous les enjeux de la socialisation scolaire communiste, c'est à l'échelle individuelle qu'il faut placer l'analyse. A moins de ne voir dans les élèves communistes que des êtres sans passé, que le parti n'aurait plus qu'à programmer à ses ordres, le détour par l'étude des

3. Entretien de P. Bourdieu paru dans *Libération* le 23 décembre 1981 (reproduit dans Poupeau (F.), Discepolo (T.), *Pierre Bourdieu. Interventions 1961-2001*, Marseille, Agone, 2002, p. 168).

4. Cf. notamment Pennetier (C.), Pudal (B.), « La politique d'encadrement. L'exemple français », in Dreyfus (M.), Groppo (B.), Ingleflom (C.), Lew (R.), Pennetier (C.), Pudal (B.), Wolikow (S.), dir., *Le siècle des communismes*, Paris, Les Editions de l'Atelier, 2000.

5. Chevallier (J.), « L'analyse institutionnelle », in Chevallier (J.), dir., *L'institution*, Paris, PUF-CURAPP, 1991, p. 24.

6. Kriegel (A.), *Les communistes français. 1920-1970*, Paris, Le Seuil, 1985.

7. Nous employons le concept d'idéologie au sens où le définit P. Ansart, à savoir « un schème collectif d'interprétation du monde [...] qui ne devient objet de sociologie que quand on étudie ses conditions de production et de reproduction, ses moyens de diffusion et d'inculcation » (*Les idéologies politiques*, Paris, PUF, 1974, p. 11).

8. Suaud (C.), *La vocation. Conversion et reconversion des prêtres ruraux*, Paris, Minuit, 1978, p. 55.

conditions sociales et culturelles de la réception des savoirs transmis dans les écoles s'impose. Comme le souligne Bernard Lahire : « Le monde social ne se présente pas extérieurement aux individus et ne vit pas intérieurement en eux de façon dépliée et abstraite, mais il existe à l'état plié ou froissé, c'est-à-dire sous forme de combinaisons nuancées et concrètes de propriétés contextuelles et dispositionnelles⁹. » Dès lors, il s'agit de se demander comment l'idéologie communiste a pu entrer dans les plis des individus qui s'y sont pliés. Pour ce faire, il convient de tenir ensemble l'étude des dispositions qui favorisent la résonance du discours d'institution communiste chez certains individus et les situations qui ont permis de les activer¹⁰. Prêter attention aux processus d'idéologisation à travers l'action des écoles partisans permet aussi d'éclairer ce que les représentations du monde social, mais aussi les représentations de soi, doivent à l'engagement politique, à la socialisation communiste. Le militantisme a en effet des répercussions biographiques, engageant parfois les sphères les plus intimes, qui ne doivent pas être occultées¹¹. Si les cadres d'interprétation officiels ont pu trouver un tel écho chez les militants les plus engagés, c'est qu'ils entraient en résonance avec leurs expériences, parfois les plus intimes. La découverte du marxisme a représenté pour certains une occasion inespérée de mettre en sens leur vécu de la domination. La légitimité scientifique conférée aux enseignements dispensés au sein du parti ne peut alors que renforcer les convictions idéologiques et la volonté de perpétuer un engagement qui a contribué à déchirer le voile d'ignorance qui obscurcissait leur existence. En insistant en particulier sur la réception des cours d'économie politique, relatifs à la mise au jour des mécanismes de l'exploitation capitaliste tels qu'ils sont présentés dans le sillage des travaux marxistes, il est possible d'éclairer ce que lire et étudier Marx veut dire. Comme le suggère Johanna Siméant : « On aurait tort de se limiter à décrire ce recours au savoir savant comme une justification simplement destinée à l'extérieur, un corpus manipulé par des militants qui ne croiraient pas assez à la connaissance savante pour l'utiliser autrement que comme une arme ou un leurre. Partir de l'idée que les gens ne font pas n'importe quoi suppose de prendre au sérieux le rapport qu'ils tentent d'établir entre l'action et la connaissance, savante entre autres¹². » C'est précisément ce que nous tenterons de faire ici, analyser les rapports subjectifs entretenus à l'idéologie communiste, étudier les logiques de son intériorisation en les rapportant aux enjeux identitaires qu'elle peut revêtir. En résumé, ce travail vise à étudier ce

9. Lahire (B.), *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998, p. 3.

10. Sur la nécessité de combiner les analyses dispositionnelle et situationnelle pour rendre compte de la dynamique de l'engagement, cf. notamment Passy (F.), *L'action altruiste. Contraintes et opportunités de l'engagement dans les mouvements sociaux*, Genève, Droz, 1998.

11. Cf. McAdam (D.), « The Biographical Consequences of Activism », *American Sociological Review*, 54, 1989.

12. Siméant (J.), « Friches, hybrides et contrebandes : sur la circulation et la puissance militantes des discours savants », in Hammam (P.), Méon (J.-M.), Verrier (B.), dir., *Discours savants, discours militants. Mélange des genres*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 24.

que l'école du parti fait du militant communiste et ce que le militant en fait. Les mécanismes d'appropriation des référents idéologiques sont bien trop complexes pour pouvoir prétendre les analyser dans toutes leurs dimensions. Il existe une pluralité de modes d'investissement dans l'institution communiste, selon les origines sociales, géographiques et le vécu intime. Ici nous proposons de circonscrire l'analyse aux investissements dont peut faire l'objet l'idéologie communiste pour des militants d'origine populaire.

La mise en sens du vécu

« L'insu communiste fait son chemin¹³ » bien avant l'acte scellant officiellement l'adhésion. Innombrables sont les témoignages de militants communistes empruntant au registre de l'évidence, de la nécessité, pour rendre compte de leur engagement dans les rangs partisans ; ils aiment à citer la fameuse phrase de Picasso : « Je suis allé au communisme comme on va à la fontaine. » La vocation communiste prend sa source pour beaucoup dans le vécu de l'expérience ouvrière, dans une conscience précoce des inégalités sociales et culturelles. Les récits rétrospectifs de militants mettent l'accent sur un sentiment d'adéquation entre le message communiste et leurs propres convictions forgées au fil des expériences personnelles. Tout se passe comme si l'entrée en communisme leur permettait de passer de l'insu au su, de l'instinct de classe à la conscience de classe. Il n'est qu'à citer des passages de l'autobiographie de Gérard Belloin pour saisir les enjeux existentiels qui peuvent être investis dans l'étude théorique conçue par le parti. A propos de son père, il écrit : « Il était une victime et je tenais le coupable : le capitalisme¹⁴. » Quelques pages plus loin, il se souvient : « "Nous vengerons nos pères que les brigands ont exploités", je mettais tout mon cœur à chanter cette strophe de *La jeune garde* car elle exprimait parfaitement l'un de mes désirs les plus ardents. Cette "vengeance" prit pour moi la figure de l'instruction¹⁵. » Il évoque ensuite le sens qu'il impute à la découverte du marxisme : « Mais grâce au parti, je ne tardais pas à dépasser ce populisme d'origine familiale. Mon accès à la "théorie marxiste" allait me permettre d'ennoblir un point de vue par trop primaire. Elle me fit franchir le pas qui sépare l'instinct de classe de l'esprit de classe, véritable ascèse sans laquelle il

13. « Chemins ouvriers de l'usine et du quartier. [...] Dans l'ordinaire, les chemins de l'adhésion sont rues ouvrières, ruelles ou venelles des couches moyennes, impasses rarement trouées des couches aisées. Chemins intérieurs, cheminements dans ces rues ouvrières de l'enfance et de l'âge des apprentissages du travail : dans l'enfant de famille ouvrière, au bord de ces rues là, l'insu communiste fait son chemin », cf. Molinari (J.-P.), *Les ouvriers communistes. L'adhésion de la classe ouvrière au PCF (1920-1990)*, Paris, L'Harmattan, 1996.

14. Belloin (G.), *Mémoires d'un fils de tourangeaux entré en communisme. L'enfance dure longtemps...*, Paris, Les Editions de l'Atelier, 2000, p. 86.

15. *Ibid.*, p. 89.

n'est point d'accès à l'avant-garde¹⁶. » On saisit bien à la lecture de ces quelques lignes l'affinité qui se construit entre le vécu et le message diffusé par l'entreprise communiste. Le discours communiste, centré sur la lutte des classes, trouve un terreau favorable pour s'enraciner chez des individus dont l'expérience familiale et personnelle a précocement convaincu de l'existence de barrières infranchissables entre les classes sociales.

Gérard Busque, permanent communiste, a mené une carrière partisane exemplaire, au double sens du terme : une carrière sans accroc, sans conflit majeur et une carrière « typique », selon le terme qu'il emploie lui-même, de ce que le parti pouvait offrir à ses militants en leur permettant de quitter l'usine et de vivre pour et de la politique. Il présente sa rencontre avec le parti communiste sur le mode de l'évidence et son adhésion comme naturelle, puisqu'il était ouvrier et vivait quotidiennement l'exploitation dénoncée par le PCF :

« Mon parcours est typique. Le parti communiste a permis à des gens de condition modeste, notamment ouvriers, de pouvoir accéder aux responsabilités, à pouvoir accéder à une éducation, une formation politique, une espèce de promotion sociale, qui dans la société n'existe pas pour les gens de condition modeste et notamment dans les milieux ouvriers. C'est typiquement mon parcours, puisque moi je sors de l'école à 14 ans, avec le certificat de l'école primaire et je rentre directement en apprentissage, sans autre formation que donc l'école primaire. Je suis typiquement à l'image de ce que le parti communiste a pu faire. On en parle souvent comme étant une originalité du parti communiste, je suis dans ce parcours-là typiquement. Moi c'est simple. Déjà certains avaient la possibilité d'aller dans les écoles d'apprentissage, puisque pour les gens de condition modeste, c'était pour l'essentiel ou l'école professionnelle, ou l'apprentissage directement. Moi c'était directement l'apprentissage, avec à l'époque les contrats d'apprentissage où il y avait la plupart du temps en entreprise des cours du soir pour avoir accès à la théorie, le dessin industriel... Beaucoup de jeunes travaillaient en entreprise, dans le bâtiment, pas seulement l'industrie automobile. Donc moi je suis de ce parcours-là. Donc évidemment, ce qui a conduit à mon engagement politique, c'est bien sûr la réalité de la vie. J'ai commencé à travailler dix heures par jour, c'est cette forme d'injustice, cette exploitation renforcée, et aussi il faut bien le dire la force et l'implantation communiste dans ces banlieues ouvrières de la région parisienne, où quand même il y a un climat de révolte, de non-acceptation de l'ordre existant, de refus de l'exploitation, de solidarité, donc c'est l'ensemble de ces choses-là qui m'ont conduit, j'allais dire presque naturellement, à adhérer au parti communiste, et à être dans le combat¹⁷. »

Qu'il s'agisse d'une interprétation travaillée par le regard rétrospectif porté sur sa trajectoire, toujours prompt à accentuer l'illusion biographique de la

16. *Ibid.*, p. 122.

17. Entretien avec G. Busque, 7 octobre 1999.

cohérence¹⁸, ne fait aucun doute. Néanmoins, ce genre de témoignages permet de comprendre les conditions de possibilité de l'emprise idéologique qu'a pu exercer l'institution communiste, en offrant précisément cette mise en cohérence d'une existence vouée à la cause révolutionnaire, plutôt qu'à l'exploitation capitaliste. Aux yeux de ces oblates, la soumission à l'autorité partisane vaut mieux que la domination patronale. A la question de savoir ce qu'ont pu lui apporter les écoles du parti, G. Busque répond :

« J'ai compris qu'à cet engagement de réaction, de révolte, de combat contre les inégalités il y avait toute une théorie, il y avait toute une conception du combat révolutionnaire qui était quand même très établie, très codée et très rassurante en même temps. Et donc ça m'a ouvert des tas d'horizons sur la lecture, on ne lisait pas chez moi, ça m'a donné une ouverture sur les arts, sur la culture. Oui je peux dire que c'est grâce au parti communiste que j'ai découvert ça¹⁹. »

L'éducation imposée aux militants dès l'adhésion vise à alimenter une telle conception de l'engagement communiste. Le principe de « liaison entre la théorie et la pratique » régissant l'éducation partisane est constamment invoqué pour la légitimer et montrer en quoi la connaissance théorique peut donner sens à la pratique, à l'expérience, y compris la plus personnelle. La socialisation communiste s'avère d'autant plus efficace quand elle prolonge la socialisation primaire, qu'elle en accentue les effets et lui donne tout son sens²⁰. Tout se passe comme si le parti communiste avait offert à ses militants les catégories idoines à la compréhension de leur vécu, comme si l'engagement communiste prolongeait un « sens social », acquis dès l'enfance, que l'éducation communiste contribuait à affiner et à mettre en mots²¹. La découverte de l'économie politique, les premières lectures de Marx sont souvent qualifiées de « révélation », de « clés pour comprendre », de « boussoles » guidant l'action. Nombreux sont les anciens élèves communistes qui reconnaissent à l'éducation partisane ce rôle de révélateur de sens qui les incline à approfondir l'étude, voire, à l'instar de Jean Caron, à « s'empiffrer » de lectures :

18. Cf. Bourdieu (P.), « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 1986.

19. Entretien avec G. Busque.

20. Sur les notions de socialisation primaire et secondaire, cf. Berger (P.), Luckmann (T.), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986.

21. Nous empruntons ici les catégories d'analyse forgées par B. Zarca dans son enquête sur « l'intelligence sociale des enfants » : « Par sens social nous entendons donc tout à la fois le sens du social – c'est-à-dire la manière différenciée de se comporter avec autrui selon les caractéristiques sociales justement, de chaque agent (socialement défini) et celles, plus complexe, de la situation globale d'interaction, riche de nombreux faits institutionnels – et le sens, inséparable du précédent, de ce que sont les caractéristiques socialement pertinentes, le sens des multiples différences, oppositions ou hiérarchie qui relient les agents sociaux les uns aux autres tout en les distinguant, celui de leur distribution dans l'espace social (voire de leur continuelle reproduction) : distribution des richesses, du pouvoir, du savoir, de l'autorité, du prestige, etc. », cf. Zarca (B.), « Le sens social des enfants », *Sociétés contemporaines*, 36, 1999, p. 73.

« Pour moi cette école fédérale, où on faisait de la philosophie, ça a été... comme on s'empiffre. Ah oui ! Parce que je découvrais une vision du monde que j'avais commencé à découvrir comme militant mais là on la formalisait, on la théorisait. Au fond pour moi c'était clair comme de l'eau de roche, ça allait venir, j'allais me marier, avoir des enfants qui allaient connaître le communisme. Au fond, je ne sais pas encore si c'est bien ou si c'est mal, j'y ai acquis beaucoup de certitudes, et je dois dire des certitudes qui, sans doute maintenant, me gêneraient pour réfléchir, mais qui à l'époque nous rendaient un peu plus clairvoyants. Par exemple j'ai appris dans cette école que la lutte des classes existait. Je n'avais pas beaucoup de culture politique, pas beaucoup de culture générale et voilà qu'on me donnait des éléments sur le fonctionnement économique de la société, c'est là que j'ai appris pourquoi j'étais exploité, comment j'étais exploité. Moi je l'ai vu comme ça. J'ai lu Politzer. C'est vrai qu'il rendait la philosophie étroite, on peut dire ça comme ça, mais à mon avis il l'a surtout rendue populaire, parce qu'il m'a permis à moi de m'intéresser à la philosophie. Il m'a dit : "Tu vois la philo, toi qui es un fils de manœuvre, un fils de mineur, tu peux la lire." Je suis en train de tenir un discours ouvriériste, mais à l'époque pour moi, je ne sais pas si vous voyez ce que c'est pour un ouvrier que la découverte que la philosophie est à sa portée, qu'il peut aller voir une exposition de peinture. Oui je me suis empiffré²². »

L'accès à la théorie marxiste permet de passer d'une « intelligence par corps » de l'exploitation à « une intelligence discursive » du social²³, de dépasser la seule conscience pratique des méfaits du capitalisme, en créant les conditions d'une compétence discursive²⁴ à argumenter sur les processus sociaux et économiques alimentant la lutte des classes. Non seulement le parti communiste offre à ses militants l'opportunité d'accéder à l'étude théorique, dont on a vu plus haut les rétributions que cela peut procurer, mais cette théorie éclaire d'un jour nouveau leur place dans les hiérarchies sociales. Elle contribue au passage de l'insu au su, du sentiment d'injustice à la compréhension de ses causes, bref, au « passage entre l'ethos et le logos, entre l'expérience et l'expression²⁵ ». Or comme le déclare Pierre Bourdieu : « La capacité de faire exister à l'état explicite, de publier, de rendre public, c'est-à-dire objectivé, visible voire officiel, ce qui, faute d'avoir accédé à l'existence objective et collective, restait à l'état d'expérience individuelle ou sérielle (malaise, anxiété, attente, inquiétude), représente un formidable

22. Entretien avec J. Caron, 8 octobre 1999.

23. « L'enfant a des intuitions sociales qu'il affine et discursivise au fur et à mesure » (Zarca (B.), « Le sens social des enfants », art. cité, p. 72).

24. Sur les notions de « conscience pratique » et de « conscience discursive », cf. Giddens (A.), *La constitution de la société*, Paris, PUF, 1987, p. 33 et s.

25. Mauger (G.), « Postface », in Mannheim (K.), *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990, p. 109. Dans ce texte, l'auteur développe « l'homologie entre la génération et la classe en soi et la classe pour soi » et souligne la nécessité d'« étudier les conditions du passage entre l'ethos et le logos, de l'expérience à l'expression ».

pouvoir social, celui de faire les groupes en faisant le sens commun, le consensus explicite de tout le groupe²⁶. »

Le pouvoir exercé par l'institution communiste sur ses ressortissants tient donc en large partie à sa capacité à imputer au système capitaliste honni les causes des injustices subies, et ainsi à désingulariser les existences individuelles, les expliquer à l'aune d'un destin de classe et non par des responsabilités individuelles. Le fait de se situer au bas des hiérarchies sociales ne relèverait pas d'incapacités intellectuelles mais de processus macro-économiques, dont le caractère de loi scientifique établi par Marx ne peut qu'accroître la pertinence. C'est toute la perception de soi qui peut s'en trouver profondément modifiée : de victime des « forces du capital », le communiste devient alors l'un de leurs pourfendeurs les mieux avertis ; d'ouvrier destiné à l'exploitation, il accède au statut de militant d'avant-garde dont la mission vise à l'abolir. Comme le suggère Pierre Ansart : « L'adhésion à l'idéologie révolutionnaire peut prendre le caractère d'une conversion car il s'agit bien d'une transformation profonde de la vision du monde, d'une réinterprétation du passé et, éventuellement, d'une restauration de la dignité et de l'autoestimation. En même temps la confirmation par le verbe peut, pour beaucoup d'adhérents, remplir des fonctions de réassurance²⁷. »

La force de l'institution communiste est donc d'avoir recruté ses militants parmi les populations les plus fragilisées à qui elle a fourni une grille de pensée capable de mettre en sens et en mots la condition. Le parti communiste a promu dans ses hiérarchies des individus que leur trajectoire sociale rendait plus réceptifs aux messages proposés ; on a là un exemple quasi parfait de « résonance » entre les cadres cognitifs fournis par l'institution et les cadres personnels²⁸. En leur accordant la reconnaissance institutionnelle, le parti a pu effectivement nourrir un sentiment de dignité, renforcé par le renversement de la table des valeurs, consistant à ériger la classe ouvrière en moteur de l'Histoire. Suivant les enseignements de Marx, les éducateurs communistes ont su réunir les conditions pour passer de « la classe en soi à la classe pour soi ». Le lien invisible qui relie les camarades de classe devient alors explicite, d'autant plus solide qu'il est présenté comme l'arme la plus redoutable pour combattre les adversaires.

26. Bourdieu (P.), « Espace social et genèse des classes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 52-53, 1984.

27. Ansart (P.), *Les idéologies politiques*, Paris, PUF, 1974, p. 101.

28. Sur ces notions, cf. Snow (D.), Rochford (E. B.), Worden (S.), Benford (R.), « Frame Alignment Processes, Micromobilization, and Movement Participation », *American Sociological Review*, 51, 1986 et Snow (D.), Benford (R.), « Ideology, Frame Resonance and Participant Mobilization », in Klansermans (B.), Kriesi (H.), Tarrow (S.), eds, *From Structure to Action: Comparing Social Movement Research across Cultures*, Greenwich, JAI Press, 1988.

Comprendre pour et contre quoi on lutte

La nécessité de s'éduquer, de s'en remettre aux précepteurs communistes a toujours été présentée comme le meilleur gage d'efficacité du combat de classe. Le mot d'ordre constamment martelé est : « Apprendre pour mieux lutter. » La théorie est l'outil indispensable aux artisans de la révolution. Elle est « au service de la lutte », « l'infaillible boussole » qui permet de s'orienter dans « les chemins escarpés [menant] aux sommets lumineux²⁹ » de la société communiste.

Les propos recueillis en entretien démontrent l'écho qu'a pu trouver une telle rhétorique pédagogique. Aux connaissances acquises dans les écoles du parti est reconnu un rôle essentiel dans la compréhension de la société. Nombreux sont les anciens élèves qui témoignent des effets sur leur engagement de l'étude théorique à laquelle ils se sont adonnés durant les écoles. Ils présentent volontiers l'école comme un révélateur de sens et comme le point d'impulsion de leur volonté de savoir, de leur passion de l'étude théorique qui décuplerait les forces militantes. « J'étais gonflée à bloc en sortant de l'école », « j'avais une pêche d'enfer », autant d'expressions entendues au gré de conversations informelles avec des militants communistes.

« Ce qui est fascinant dans ce genre d'écoles, je te parle de quelqu'un qui comme moi, n'a pas fait d'études du tout, tu découvres que la connaissance ça existe et que pour toi c'est bien, c'est bien de comprendre, pourquoi les choses sont, comment les choses fonctionnent, comment la société évolue. Et puis c'est fait par des gens d'une telle qualité que... et puis plus t'en sais plus il t'en faut. Là tu te dis mais comment ça se fait que j'ai jamais vu ça comme ça, mais oui ça y est je comprends pourquoi. [...] A quoi ça sert ? Par exemple en économie, tu prends par exemple des boîtes qui ferment, tu comprends le pourquoi des choses. Au lieu de dire bêtement, bon ben c'est la mondialisation, c'est le capitalisme, le capitalisme c'est comme ça, c'est l'exploitation, on jette les hommes... tu comprends qu'il y a la nécessité de dégager du profit, que le profit il a été industriel, puis industriel et bancaire, puis financier. Donc tu comprends l'histoire de la plus-value. Mais l'essence même des choses reste la plus-value, le profit n'étant que l'expression monétaire de la plus-value à un moment donné. Comme tu as fouillé la mécanique pendant des jours et des jours entiers, bon le tome 1 du *Capital*, moi je le connais presque par cœur, même si paraît-il Marx a fait des erreurs de calcul... [rires] Et là d'un point de vue individuel, c'est immensément enrichissant. Là tu te dis, c'est pas parce que c'est des salauds de capitalistes,

29. « Il n'y a pas de route royale pour la science et ceux-là seulement ont chance d'arriver à ses sommets lumineux qui ne craignent pas de se fatiguer à gravir ses sentiers escarpés », Marx (K.), « Lettre à Maurice Lachâtre, 18 mars 1872 », citée dans *La fondation du parti communiste français et la pénétration des idées léninistes en France*, Actes du Colloque de l'Institut Maurice Thorez, « Cinquante ans d'action communiste », Paris, Editions sociales, 1971, p. 299.

c'est des salauds, c'est clair, mais tu te dis que tant qu'il y aura à la base la plus-value, et l'argent roi, c'est ça³⁰... »

Ces propos de Pierre Huguenin illustrent de manière significative ce qui est en jeu dans les cours d'économie politique, notamment ceux portant sur les mécanismes de l'exploitation capitaliste, centraux dans la formation économique des communistes. Il s'agit de donner à comprendre contre quoi la lutte doit être menée, au nom de quoi prend sens l'engagement révolutionnaire. A l'instar d'autres institutions soucieuses d'homogénéiser les discours et les comportements de leurs membres, le parti communiste, à travers ses écoles notamment, « fournit les clés légitimes pour justifier l'action » et « entretient les bonnes raisons d'agir³¹ ». La mise au jour des mécanismes d'exploitation imputables aux capitalistes, qui prend sa source dans les travaux de Marx et se trouve donc auréolée du prestige scientifique reconnu au père fondateur, fournit les arguments prosélytiques nécessaires à l'action militante.

Ce n'est pas uniquement pour justifier aux yeux de l'extérieur le bien-fondé de l'engagement communiste que les arguments dotés de l'autorité du socialisme scientifique sont convoqués. Ils assurent aussi une fonction subjective de réassurance individuelle quant à l'utilité du militantisme, quant à l'efficacité de son action au service d'une cause dont la justesse se voit ainsi confortée par le sceau de la science. La discipline économique se prête volontiers à un enseignement extrêmement formalisé. Les formules mathématiques, les équations dont fourmillent les publications économiques – qu'il s'agisse des pages du *Capital* de Marx soumises à la lecture minutieuse des élèves ou d'articles d'économistes communistes contemporains – renforcent la croyance en la scientificité des analyses diffusées. Frédéric Lebaron a bien montré en quoi le caractère ésotérique de l'économie peut accréditer la scientificité de cette discipline qui « se donne les dehors du positivisme³² ». On tient peut-être là une des clés de compréhension de l'économico-centrisme, auquel les communistes, loin de lui avoir échappé, ont au contraire contribué.

La prégnance des cadres d'analyse économique marxistes chez les militants et les dirigeants communistes est à mettre en relation avec la confiance qu'ils procurent, confiance en soi et dans le parti. La certitude de détenir les clés de compréhension de la société conforte les militants dans la supériorité de leur grille d'appréhension du monde et dans leur aptitude à engager le combat de classe. Écoutons par exemple ce témoignage de Jacky Laplume :

30. Entretien avec P. Huguenin.

31. Nous reprenons ici les termes employés par P. Dauvin et J. Siméant dans leur travail sur les institutions humanitaires. Dauvin (P.), Siméant (J.) et CAHIER, *Le travail humanitaire. Les acteurs des ONG du siège au terrain*, Paris, Presses de Sciences Po, 2002, p. 169.

32. Lebaron (F.), *La croyance économique. Les économistes entre science et politique*, Paris, Le Seuil, 2000.

« Dans l'engagement syndical, au début avec les chefs on leur rentre dedans mais on se rend vite compte que ça ne suffit pas, qu'il faut se donner d'autres moyens, qu'il faut être plus fort, et c'est là où je me suis dit qu'il fallait apprendre, qu'il fallait connaître. Quand j'ai commencé à rédiger un tract, j'étais devant cette feuille blanche, je ne savais pas quoi écrire dessus, j'avais les idées dans la tête mais comment les écrire ? Alors là c'est une affaire. Je me suis rendu compte que j'avais besoin d'aide. Progressivement j'ai appris à maîtriser l'écriture. Pour être en face des patrons dans les usines, il ne suffit pas d'être vindicatif, il faut venir avec des arguments solides, il faut que j'étudie, que je connaisse les dossiers. Donc l'engagement amène une réflexion, on ne peut pas stagner sinon on est battu³³. »

Parce qu'il ne se reconnaît pas au départ les compétences suffisantes pour mener à bien les tâches que lui a confiées l'organisation, ce militant semble particulièrement disposé à accepter les prescriptions partisans relatives à la nécessité de s'éduquer. L'âpreté de « la lutte à l'entreprise », selon l'expression en vigueur, dont de nombreux communistes ont fait l'expérience les conforte dans la nécessité d'aiguiser l'arme idéologique que constitue l'analyse scientifique dont les communistes se disent les propriétaires. Face à la puissance du patronat, les militants communistes ne veulent pas se trouver pris en défaut de compétences et de connaissances. C'est l'argument qui est utilisé par les économistes communistes pour justifier l'intérêt de leurs travaux et en asseoir la légitimité. En 1986, suite à la publication de l'ouvrage de Paul Boccara *Intervenir dans les gestions avec de nouveaux critères*, des cours de gestion sont introduits dans les écoles du parti. Ils sont justifiés par la nécessité de ne pas laisser au patronat le monopole de la connaissance gestionnaire. Le combat révolutionnaire consiste à « se battre au quotidien, pied à pied » contre les fauteurs d'exploitation capitaliste. Voici en quels termes Philippe Herzog fait la promotion de l'ouvrage de Boccara :

« Pour tous ceux qui militent sur le terrain, qui commencent à intervenir sur les gestions des entreprises et sur les financements ou qui veulent le faire, pour tous ceux-là, la lecture du livre de Paul Boccara est incontournable. Il s'agit de comprendre ce qui guide ceux qui licencient et qui cassent au nom des règles de gestion, et la nature des contraintes qu'ils mettent en avant, afin de les battre sur leur terrain³⁴. »

C'est au nom de l'efficacité de l'action que l'étude théorique est présentée comme une impérieuse nécessité. Les efforts de formation, les heures de travail personnel, de lecture sont le prix à payer pour s'assurer la victoire prochaine des communistes sur les tenants du capitalisme. L'insuffisance des compétences personnelles ressentie par la majorité des militants face à

33. Entretien avec J. Laplume.

34. P. Herzog, tiré d'un article de *L'Humanité*, reproduit dans une brochure parue en 1986 intitulée « La crise et ses enjeux nouveaux en images... ».

des mécanismes économiques dont la complexité est sans cesse soulignée, est un ressort central de la soumission à l'autorité pédagogique que s'est octroyée la direction du PCF. Elle s'est drapée d'un tissu de vérité, s'est servie de l'étoffe du marxisme pour se tailler une parure scientifique. Elle a pu ainsi renforcer son ascendant sur ses subalternes en les couvrant eux aussi de cette étoffe. L'expression utilisée par J. Laplume prend ici tout son sens : « Quand tu accèdes à la connaissance, aux débats théoriques, tu n'es pas nu, tu es mieux armé quand il te tombe quelque chose sur la gueule³⁵. »

Les difficultés rencontrées dans le militantisme quotidien, les obstacles au prosélytisme placent également bon nombre de militants en position de demandeurs de « clés pour comprendre », d'outils pour analyser les résistances qu'ils rencontrent. L'offre de modèles théoriques est alors à même d'atténuer les élans de doute qui assaillent parfois les militants. Elle nourrit aussi un sentiment de distinction, voire de supériorité à peine dissimulée, à l'égard de ceux qui ne partagent pas la grille d'analyse communiste. C'est ce qui transparaît en filigrane de ces propos de José Alonso :

« Ben il faut t'adapter, dans le débat d'idées. Parce que quand tu es responsable, tu as un devoir d'apporter des éléments, donc t'as besoin d'être formé. Parce que avant j'étais brut de fonderie, tu vois, je parlais de Dunlop, mais ça devient un petit peu lassant de ne rester que sur son terrain d'entreprise. Il faut avoir une vision plus large, il faut prendre appui sur le terrain, mais après amener une vision des choses, approfondir. J'étais un peu brut de fonderie, je payais un peu mon manque de formation. Après, avec l'école de 4 mois, ça me donne une manière de prendre du recul sur les choses, de me positionner un peu différemment. Je ne suis plus le même militant que quand j'étais dans l'usine. Ce qui m'a le plus apporté, c'est la philo, tu sais c'est la théorie des contradictions tout ça. Comprendre que, parce que tu es un militant, tu te coltines les gens, les réactions des gens, et elles sont disparates les réactions des gens, elles sont diverses, donc comprendre pourquoi des gens n'ont pas forcément le même point de vue, pourquoi des choses ne sont pas perçues de la même façon alors qu'elle sont vécues pareil, tu vois les choses contradictoires. Donc comprendre comment ça se passe, et à partir de là, adapter un comportement, comprendre les gens pour pouvoir mieux faire avancer les idées. J'ai mesuré surtout ça. Parce qu'avant j'avais ma culture ouvrière, quand il y avait des campagnes électorales, moi ma culture j'étais sûr de moi. Donc quand je frappais aux portes chez les gens, j'y allais pour porter un message, on avait un peu la science infuse. Moi j'avais l'impression d'avoir la science infuse. Mais maintenant j'ai une manière de faire tout à fait différente. Mais comprendre pourquoi les gens ne pensent pas forcément la même chose, avoir la dimension de l'écoute, apprendre de l'autre, cette richesse de l'échange. Ça c'est la philo qui nous amène ce positionnement intellectuel. Donc ça, ça m'a marqué, ça m'a beaucoup aidé³⁶. »

35. Entretien avec J. Laplume.

36. Entretien avec J. Alonso.

Tout en reconnaissant la nécessité de l'écoute, de l'échange, José ne semble pas douter de la supériorité de ses analyses par rapport à celles de ses collègues d'usine. S'ils peuvent se montrer réticents ou réfractaires au message communiste, ça ne saurait être imputable au manque de cohérence ou de viabilité de ce dernier ; c'est l'aspect contradictoire des choses dont ils n'ont pas conscience qui est la cause de leur plus ou moins forte étanchéité aux thèses partisans. En revanche, lui détient les outils pour comprendre « les choses qui sont derrière les choses », pour déjouer les pièges des contradictions.

La compétence théorique certifiée par le passage par les écoles centrales devient donc principe de distinction, au fondement d'une hiérarchie symbolique entre ceux qui ont « vu la lumière » et ceux qui restent prisonniers des « ténèbres de l'ignorance » :

« En disant que l'"on a vu la lumière", on se rend compte bien faiblement du ravissement spirituel du converti. La lumière nouvelle semble converger sur le cerveau de tous les points de l'espace ; l'univers entier ressemble alors aux pièces éparses d'un puzzle, qui se retrouveraient rassemblées d'un coup comme par magie. Désormais, plus de problème sans réponse ; les doutes et les débats font partie d'un passé de déchirements, de l'époque déjà lointaine où l'on vivait dans la triste ignorance et l'univers insipide de ceux qui ne savent pas³⁷. »

Par rapport à leurs camarades de classe qui restent prisonniers de la fatalité, les militants font figure de « champions de classe³⁸ ». L'engagement communiste peut alors devenir une « autosymbolisation, la seule symbolisation qui leur soit vraiment ouverte et par laquelle ils s'exaltent, se magnifient, se grandissent³⁹ ». Pour se grandir en effet, ils peuvent compter sur « les échasses mentales et oratoires⁴⁰ » fournies par l'institution. Tout se passe comme si la remise de soi au parti était le prix de l'estime de soi, la délégation la condition de l'émancipation.

De la dialectique entre remise de soi et estime de soi : les paradoxes de l'éducation partisane

En élargissant les horizons culturels d'individus qui s'en trouvaient auparavant privés, le parti communiste a tiré profit des effets paradoxaux de toute instance éducative. Emile Durkheim insiste sur ces paradoxes :

37. Koestler (A.), *Les militants*, Paris, Mille et une nuits, 1997 [1^{re} éd. : 1950], cité par Dressen (M.), *De l'amphi à l'établi. Les étudiants maoïstes à l'usine (1967-1989)*, Paris, Belin, 1999, p. 360.

38. Verret (M.), *La culture ouvrière*, Paris, L'Harmattan, 1988, p. 195.

39. *Ibid.*

40. « En vérité, en ce temps-là, à cet âge-là, j'avais beau faire, j'avais beau prétendre, je pouais le roman photo, j'avais la tête infestée de majuscules, le Grand amour et le Grand Soir, la Classe Ouvrière et la Femme de Ma Vie, les unes dont j'usais comme d'échasses mentales et oratoires, les autres que je dissimulais, démodées, insortables », cf. Salvaing (F.), *Parti*, Paris, Stock, 2000, p. 142.

« L'idéal que [l'éducation morale] nous trace est un singulier mélange de dépendance et de grandeur, de soumission et d'autonomie. [...] Elle nous prescrit de nous donner, de nous subordonner à autre chose que nous-mêmes ; et par cette subordination qu'elle nous impose, elle nous élève au-dessus de nous-mêmes⁴¹. »

Avant de revenir plus globalement sur ces paradoxes particulièrement sensibles dans le cas de l'éducation communiste, il nous semble nécessaire de poursuivre l'analyse à l'échelle individuelle tant celle-ci permet de découvrir tous les ressorts de l'emprise institutionnelle sur les cadres de pensée des militants. Les travaux de Jacques Maître constituent un plaidoyer pour l'analyse individualisée des processus d'appropriation idéologique : « Une des difficultés méthodologiques propres à l'analyse de matériaux idéologiques vient du caractère collectif de ceux-ci. Dès lors, la référence à un dogme, à des modèles socioculturels ou à une imagerie standardisés par l'inculcation ecclésiale peut apparaître comme sans signification psychologique. En réalité, non seulement ces éléments peuvent jouer d'une façon analogue dans le psychisme d'une série d'individus, mais ils sont métabolisés d'une façon spécifique dans chaque cas. Le choix des éléments, leur agencement et leur résonance subjective sont propres à chacun. Il serait illusoire d'y retrouver seulement une réitération de l'orthodoxie⁴². »

Aussi, pour comprendre le plus finement possible comment a pu être métabolisée l'idéologie communiste, nous proposons l'étude de deux carrières militantes présentant des différences suffisamment marquées pour rendre compte des logiques plurielles de l'engagement communiste. Les questions des conditions de félicité de la scolarité communiste et, plus largement, de l'intériorisation de l'idéologie communiste et de ses effets sur le militant serviront de fil conducteur à l'analyse des carrières de Jean Caron et de Georges Thin.

La notion de « carrière » privilégiée ici sous-tend une conception dynamique, processuelle de l'engagement politique⁴³. En mettant l'accent sur les divers éléments qui ont pu disposer ces deux militants à s'identifier à l'institution communiste et sur les conséquences, tant objectives que subjectives, de leur éducation communiste, nous souhaitons éclairer leur « carrière morale », pour reprendre une catégorie de Goffman dont Annie

41. Durkheim (E.), *L'éducation morale*, Paris, PUF, 1992, p. 104.

42. Maître (J.), « Idéologie religieuse, conversion mystique et symbiose mère-enfant. Le cas de Thérèse Martin (1873-1897) », *Archives des sciences sociales des religions*, 1, 1981, p. 67.

43. Sur la notion de « carrière militante », cf. notamment Fillieule (O.), « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel » et Siméant (J.), « Entrer, rester en humanitaire. Des fondateurs de Médecins sans frontières aux membres actuels des ONG médicales françaises », *Revue française de science politique*, 51 (1-2), 2001.

Collovald a récemment montré toute la pertinence⁴⁴. Il s'agit de porter attention aux « transformations dans le militantisme⁴⁵ », transformations des cadres de pensée, mais aussi évolutions de la perception de soi, de sa place dans le monde social.

Jean Caron : « l'ouvrier philosophe »

Jean Caron⁴⁶ est le fils d'un mineur syndiqué à la CGT et d'une mère catholique pratiquante bien que sympathisante communiste. Parce que le « père refuse que ses enfants meurent à la mine », la famille Caron quitte le sud de la France et s'installe à Aubervilliers, municipalité communiste « qui œuvrait beaucoup pour les ouvriers ». J. Caron entame sa carrière professionnelle en tant que peintre chez Renault, avant d'entrer en apprentissage chez Alsthom pour préparer un CAP de tourneur-ajusteur. « Mon rêve c'était d'être médecin, mais mon père m'a dit "non on n'a pas les moyens⁴⁷". »

On retrouve au détour de cette phrase deux dispositions essentielles à la « vocation d'autodidacte » telles que Claude F. Poliak les a mises au jour. D'une part, la famille a développé un « ethos promotionnel⁴⁸ » en souhaitant à leurs enfants un autre destin social que le leur et en mettant tout en œuvre pour leur éviter le statut de mineur. Dans ces conditions, le CAP de tourneur-ajusteur constitue une première promotion puisqu'il permet d'échapper à la condition minière et de devenir un ouvrier qualifié. Le père de J. Caron, en explicitant ainsi les hiérarchies professionnelles, a sans aucun doute joué un rôle primordial dans son acquisition précoce d'un « sens social » propice à l'épanouissement d'une conscience de classe. D'autre part, J. Caron dit avoir été bridé dans ses ambitions professionnelles, devenir médecin, du fait de sa condition sociale. Il a donc vécu directement « le

44. « Cette notion vise à qualifier et séquentialiser le contexte social dans lequel se déroule l'action et, par son ambiguïté même, permet un "va et vient entre public et privé, du moi à son environnement social" qui place "l'étude du moi sous l'angle de l'institution". En s'intéressant aux aspects moraux du cheminement identitaire des individus, c'est-à-dire au "cycle des modifications qui interviennent dans la personnalité du fait de cette carrière et aux modifications du système de représentations par lesquelles l'individu prend conscience de lui-même et des autres", elle conduit à réviser nombre de perspectives tenues sur le militantisme » (Collovald (A.), « Introduction », in Collovald (A.), Lechien (M.-H.), Rozier (S.), Willemez (L.), *L'humanitaire ou le management des dévouements. Enquête sur un militantisme de « solidarité internationale » en faveur du Tiers Monde*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 15).

45. *Ibid.*, p. 15.

46. Nous avons rencontré J. Caron le 8 octobre 1999 à la fédération des Yvelines. Près de trois heures d'entretien nous ont permis d'évoquer de nombreux épisodes de sa vie. J. Caron est décédé en 2001. Nous lui rendons hommage en consacrant quelques pages de ce travail à sa carrière de permanent communiste.

47. Entretien avec J. Caron.

48. Poliak (C.), *La vocation d'autodidacte*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 91.

décalage entre aspirations et chances objectives d'y parvenir (qui) sont au principe de la vocation d'autodidacte⁴⁹ ».

Lorsqu'il adhère au PCF en 1952, il possède donc de nombreux attributs⁵⁰ le disposant à s'identifier à l'institution communiste : fils d'ouvrier, il est ouvrier lui-même, plus par destin que par choix ; ses parents développent une conscience de classe, ce qui en fait des sympathisants communistes ; ses conditions de vie l'amènent à rencontrer de nombreux militants communistes puisqu'il vit dans une banlieue rouge et travaille dans des entreprises où la CGT et le PCF sont fortement implantés. L'actualité fait le reste, et J. Caron adhère au moment de la manifestation organisée par le PCF contre la venue en France du général Ridgway, commandant des troupes américaines engagées dans la guerre de Corée.

De 1952 à 1960, il fait ses classes dans la cellule d'entreprise Alsthom à Aubervilliers. Il est promu secrétaire de la section de cette ville en 1960. Il franchit alors pour la première fois les portes des écoles du parti et suit les cours de l'école fédérale de quinze jours. Pour ce faire, il prend un congé sans solde et ses collègues organisent une collecte pour pallier une partie de son manque à gagner salarial. Lorsqu'il évoque cette première expérience scolaire au sein du parti, il déclare :

« Oui je me suis empiffré car je découvrais plein de choses ; on m'a fait lire plein de choses, je crois que c'est là que je lis la première fois *Le Manifeste*. Je n'avais pas lu beaucoup avant et je n'avais pas beaucoup de culture⁵¹. »

Nous avons vu plus haut ce que représente pour lui la « découverte » du marxisme qui lui permet de mettre en sens sa condition ouvrière, de « savoir pourquoi et comment il est exploité ». Il date de cette école fédérale le point de départ de sa soif de connaissances, de son appétit de lecture et d'étude théorique. Il ne fait aucun doute qu'il cède ici à « la chimère des origines⁵² ». Il est en effet devenu par la suite un permanent communiste, ayant suivi tout le cursus de formation partisan lui permettant d'accéder à une carrière improbable compte tenu de ses origines sociales et professionnelles. Il entame sa carrière de permanent à Aubervilliers et en 1965 se voit proposer de partir pour quatre mois suivre les cours de l'école centrale à Viroflay. La passion pour l'étude théorique dont il fait preuve à l'occasion de cette école l'amène à être repéré par les responsables de la section d'éducation et par

49. *Ibid.*, p. 107.

50. Sur les « attributs ouvriers » susceptibles de nourrir la conscience de classe et l'attraction pour le PCF, cf. Michelat (G.), Simon (S.), *Classe, religion et comportement politique*, Paris, Presses de la FNSP-Éditions sociales, 1977.

51. Entretien avec J. Caron.

52. « En remontant le courant d'une vie à partir d'un point où l'on sait ce qui est advenu, on laisse penser que rien d'autre ne pouvait advenir, bref, on cède en quelque sorte à « la chimère de l'origine », on renforce l'illusion de cohérence que l'autobiographe produit à tout coup », Poliak (F.), *La vocation d'autodidacte*, op. cit., p. 202.

Jean Burles, directeur de l'école. Il passe alors, quasiment sans transition, du statut d'élève à celui de directeur adjoint des écoles centrales. Il travaille ensuite au sein de la section centrale d'éducation, où il rédige les brochures éducatives, élabore les programmes des écoles fédérales. En 1969, il devient enseignant dans les écoles centrales, dispensant des cours de philosophie aux élèves de l'école d'un mois. Il évoque de manière particulièrement enjouée cette activité d'enseignement et se montre spécialement prompt à discourir sur la dette contractée à l'égard du parti communiste, qui lui a permis d'accéder à ce statut valorisant de vulgarisateur du marxisme.

« Je ne peux pas être un autodidacte parce que tout ce que j'ai appris vient du fait que ça ..., vous voyez je ne suis pas en train de dire tout ce que je sais je le dois au parti communiste, c'est pas ça que je suis en train de dire. Mais tout de même, tout ce que j'ai appris je l'ai appris par ma fonction de responsable à l'éducation, mais aussi parce que ça a toujours été dans mes rapports au parti communiste. Je ne suis pas le gars seul qui, n'importe comment et un beau jour, se dit tiens "je vais me mettre à la philo". Je me suis passionné de philo c'est vrai, j'ai même lu Hegel dans le texte, je l'ai lu parce que je considère un moment que pour comprendre le monde il fallait avoir lu certaines démarches de pensée. Mais c'était en rapport avec mes fonctions dans le parti communiste. Si on appelle autodidacte quelqu'un qui n'a pas usé les bancs de l'université, oui je suis un autodidacte, mais j'en ai usé d'autres, les bancs des écoles du parti, les conférences, mais aussi les bancs du métro où je lisais le *Capital*⁵³. »

Il semble que J. Caron ait totalement intériorisé les prescriptions de l'institution communiste qui exige de ses cadres une humilité personnelle et une modestie sans faille à son égard. Il s'en est remis au parti d'autant plus fortement que ce dernier a nourri un sentiment d'estime de soi lié à sa promotion sociale et surtout culturelle. S'il se montre fier du chemin parcouru, c'est pour mieux en indiquer le rôle d'impulsion de ses précepteurs communistes. Il a lui aussi joué ce rôle et en tire un profit indéniable. J. Caron est largement connu dans les rangs militants, nombreux sont ceux à qui il a dispensé des cours de philosophie. Son souvenir est fréquemment évoqué lorsqu'il s'agit d'attester du rôle démopédique qu'a pu jouer le parti communiste à travers ses écoles. Son nom revient souvent dans les témoignages des anciens élèves qui insistent sur le niveau théorique des cours qu'ils recevaient dans les sessions de formation, y compris de la part de dirigeants non enseignants de formation. J. Caron est érigé en symbole des effets vertueux de l'éducation communiste, en archétype de « l'ouvrier philosophe », accréditant la possibilité de combattre les barrières de classe. Pourtant, il refuse ces qualificatifs dont il se sait affublé par nombre de ses camarades :

53. Entretien avec J. Caron.

« Je me suis toujours mis en boule quand on me traitait de philosophe, parce que vraiment je ne me considère pas comme philosophe. Parce qu'à bien des égards, j'avais compris un peu ce que je proposais à mes stagiaires mais je ne suis pas un créateur. Je ne suis capable de comprendre la philosophie que parce que je la rapporte à mon expérience. Je crois qu'il n'y a pas de pédagogie si on ne la rapporte pas à la vie. Réfléchir aux contenus fondamentaux ne peut se faire que si on le fait en liaison avec la manière dont la réalité vous apparaît. Cela dit ça ne veut pas dire simplification. Je crois qu'il n'y a rien de pire en pédagogie que la simplification⁵⁴. »

Il se reconnaît une fonction de vulgarisateur et des talents de pédagogue mais refuse de se percevoir comme philosophe. Ce n'est pas uniquement par excès de modestie, empruntant aux normes imposées par le parti, qu'il réfute le qualificatif d'« ouvrier philosophe », c'est aussi parce qu'il a développé toute sa vie durant une attitude révérencieuse et fascinée à l'encontre des philosophes, et plus largement des intellectuels et des « créateurs ». Parce qu'il est sorti d'une condition objective de domination, il peut cultiver d'autant plus un sentiment subjectif d'humilité, voire d'infériorité, qui caractérise les dominés en situation d'ascension et alimente la bonne volonté culturelle. Ce que lui a offert le parti communiste, sur lequel il est autant soucieux d'attirer l'attention, c'est finalement d'échapper à la condition ouvrière sans subir les symptômes de la névrose de classe, susceptibles d'apparaître chez les transfuges⁵⁵. Tout au contraire, il y voit une façon de prendre une revanche de classe et de se conforter dans la justesse de la cause à laquelle il a voué sa vie.

« Moi je trouve que compte tenu de mon histoire, le plus grand scandale du capitalisme c'est de priver les ouvriers de connaissances et de culture, que moi je voulais leur prouver qu'ils étaient capables de l'assimiler. Je trouve que cette démarche-là du parti, donner aux communistes des éléments de connaissance et de culture, c'est à bien des égards donner à ceux qui sont complètement dépossédés de tous les pouvoirs, de leur redonner du pouvoir⁵⁶. »

Il termine l'entretien en insistant sur les effets pervers de l'éducation partisane, dont il ne veut pas se montrer dupe. Avec le recul, comme tant d'autres face à la disqualification du fonctionnement passé du PCF, il fait preuve d'une lucidité sans concession.

« Pour reprendre ce que je vous disais tout à l'heure, à la fois c'était riche mais aussi sclérosant, parce que ça ne donnait pas que des éléments de connaissance, ça disait "la réalité elle est comme ça et pas autrement". Autrement dit, c'était pas donner des éléments de connaissance pour que le

54. Entretien avec J. Caron.

55. Cf. de Gaulejac (V.), *La névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d'identités*, Paris, Hommes et groupes, 1987.

56. Entretien avec J. Caron.

militant se fasse une opinion par soi-même, c'était lui dire "voilà il faut que tu penses ça parce que la réalité est comme ça⁵⁷". »

La lucidité dont il fait preuve ici agit comme un rempart pour endiguer les vagues de critiques dont les communistes font l'objet et qui souvent les atteignent jusque dans leur for intérieur puisque leur existence est totalement liée à l'histoire du communisme. Il assume le droit d'inventaire mais souhaite que le bilan soit bien constitué en deux colonnes, l'une pour les côtés affreusement négatifs et l'autre pour ne pas oublier les côtés positifs.

« Autrement dit quand on a à réfléchir sur la politique d'éducation de l'époque, on doit réfléchir de manière dialectique, sans doute il y a des ruptures opérées, mais il y a aussi des continuités. Je voulais le dire pour la formation mais je pense que c'est vrai pour toute notre politique, sans quoi des militants comme moi risquent de se dire "j'ai perdu tout mon temps", c'est pas seulement pour ça, mais il y a aussi cette dimension-là. Le risque c'est de se dire, j'ai perdu mon temps, donc je ne fais plus de politique et je vais à la pêche, ce ne serait pas juste. Il faut que les communistes assument leur passé, tout leur passé. Mais quand je pense au bonheur que j'ai éprouvé à l'école de 4 mois. Par exemple on a fait des cours d'histoire de la littérature ; quand on te parle de Diderot, quand on te parle de Voltaire, de Hugo, même si on a tendance à le faire de manière un peu étroite, on en parle et on donne envie de le lire⁵⁸. »

Cette façon, largement partagée, de ne pas se montrer dupe des effets paradoxaux de l'éducation partisane tient peut-être à la formation que les communistes ont justement reçue sur les bancs de l'école du parti. Rappelons que les cours relatifs au « matérialisme dialectique » consistaient à étudier les aspects contradictoires de la réalité sociale. Pour tout le moins, J. Caron nous livre ici une clé de compréhension pour rendre compte des souvenirs enchantés entretenus à l'égard des écoles du parti : conserver une estime de soi, acquise tout au long de sa carrière militante, ne pas avoir, au crépuscule de sa vie, le sentiment d'« avoir perdu son temps ».

Georges Thin : un bachelier, devenu ouvrier, puis permanent communiste

Au moment de l'entretien qu'il nous accorde, Georges Thin est assistant parlementaire d'André Lajoinie, député de la circonscription de Saint-Pourçain sur Sioule dans l'Allier. Le discours qu'il développe sur son éducation de fonctionnaire communiste révèle particulièrement bien les enjeux existentiels que peut revêtir une carrière au sein de l'appareil partisan pour qui place le début de sa trajectoire sociale et personnelle sous les signes

57. *Ibid.*

58. *Ibid.*

de l'injustice de classe. G. Thin est issu d'une famille modeste de paysans de l'Allier. Il évoque une enfance studieuse et laborieuse dans un milieu fermé, étroitement replié sur les routines du quotidien. Il n'est pas en situation d'hériter d'un communisme familial ; des idées politiques de ses parents, il dit : « Ils étaient progressistes mais sans plus. »

C'est le décalage entre son niveau d'études et son devenir professionnel qui est au principe de son engagement au PCF. En effet, malgré une scolarité post-élémentaire dans un lycée technique où il décroche son baccalauréat, il échoue au concours d'entrée à l'Ecole des arts et métiers où il ambitionnait d'entreprendre des études pour devenir architecte. Il devient alors ouvrier, bien que bachelier, et rencontre à l'usine des collègues communistes qui accélèrent son adhésion au parti. Il adhère en 1976.

« J'étais déjà sensibilisé aux idées communistes, j'étais syndicaliste CGT, j'avais dans les tripes le rejet d'une situation d'injustice du fait de mon parcours. J'ai passé le baccalauréat E, math et techniques, en 1970. J'ai tenté la préparation Arts et métiers mais je n'ai pas pu la suivre, je n'avais pas sans doute les moyens suffisants, ni les moyens matériels pour persister, donc je me suis retrouvé comme ouvrier en confection, ensuite j'ai fait mon service national et en revenant je me suis retrouvé à nouveau ouvrier dans une usine de béton préfabriqué dans laquelle j'étais manoeuvre⁵⁹. »

Il vit alors sa condition ouvrière comme un déclassement et comme le symptôme des injustices imposées par la société capitaliste.

« Quand on est jeune on se prend très au sérieux, et j'avais le sentiment que la société ne faisait pas beaucoup d'efforts pour capter les potentialités de ses jeunes, ça j'ai vécu ça comme une injustice. Moi mon rêve c'était l'architecture. Je crois que j'ai adhéré au parti communiste dans la rencontre entre une société d'injustices et un parti que je ne connaissais pas mais qui me semblait proposer des réponses, des réponses à mes préoccupations⁶⁰. »

Il impute à la société les causes de son déclassement et le discours communiste lui devient alors particulièrement audible et intelligible pour mettre en sens son vécu. La trajectoire qu'il mène à partir de là au sein du PCF l'amène à quitter la condition ouvrière et à devenir un professionnel de la politique. A 24 ans, au lendemain de son adhésion, il devient immédiatement membre de la direction fédérale du mouvement de la jeunesse communiste de l'Allier. En 1978, il remplace la secrétaire fédérale de la JC, devient permanent et prend ainsi la tête d'une fédération comptant plus de mille jeunes communistes. Il est donc particulièrement enclin à voir dans le parti communiste une contre-société diamétralement opposée à la société capitaliste. Si cette dernière ne « capte pas les potentialités de ses jeunes », le parti communiste quant à lui, a donné sa chance à ce jeune

59. Entretien avec G. Thin, 25 mars 1999.

60. *Ibid.*

bachelier d'épanouir ses aptitudes intellectuelles. Ayant développé une rancune à l'égard du système scolaire traditionnel qui ne lui a pas permis d'accéder à la position sociale convoitée, il se montre particulièrement enthousiaste à l'égard de sa scolarité communiste. A plusieurs reprises, il fait explicitement le parallèle entre sa scolarité lycéenne et les écoles du parti, la balance penchant incontestablement du côté communiste :

« Moi, contrairement à d'autres militants ouvriers, j'étais passé par la formation lycéenne, technique, moyenne, mais quand même supérieure à la moyenne des militants ouvriers à cette époque. L'approche, même si aujourd'hui à l'expérience on peut avoir un regard très critique, l'approche était autrement enrichissante que ce que j'avais vécu au niveau de l'enseignement technique. D'abord parce que évidemment c'est un enseignement adapté aux besoins des cadres communistes, pour comprendre le mouvement de la société, les contradictions de la société. C'est vrai que pour qui est en plein questionnement sur les injustices de la société et son devenir, c'est un point de rencontre phénoménal. J'avoue que je n'ai jamais eu d'autres périodes de ma vie aussi intense au niveau du travail intellectuel, enfin au niveau de l'enrichissement intellectuel. On a chacun ses propres vues des choses mais là elles rencontrent des pensées mieux organisées, Marx, Lénine et autres. J'ai découvert tout ça. Pour moi la philosophie en terminale E c'était ce qui ne servait à rien. Apprendre que tel philosophe avait telle conception des choses c'était pas quelque chose qui pouvait m'émoustiller, vraiment pas. Par contre, il faut bien reconnaître que la manière dont les animateurs, les professeurs de philo amenaient les choses étaient complètement différentes, d'une ouverture énorme, inquantifiable par rapport à ce que l'on faisait au lycée⁶¹. »

Alors que le lycée ne lui a pas offert la possibilité d'échapper à la condition ouvrière, l'école du parti lui permet d'échapper à un sentiment d'isolement lié au milieu rural dans lequel il évolue depuis l'enfance.

« C'était aussi une approche de la société par l'art. Moi je suis fils de paysan, on ne sortait jamais. La première fois que je suis allé au théâtre c'était au lycée. Et la deuxième fois c'était à l'école de 4 mois. Ça aussi je pense que c'était un enrichissement extraordinaire qui était donné aux militants du parti. C'était une contribution phénoménale à la construction d'une personnalité, une contribution à l'humanisation, je pense ça profondément. Effectivement le parti, ma fédération m'a offert ce petit luxe, que je n'aurais jamais pu avoir, ce temps d'approfondissement, ce temps de connaissance, d'appropriation d'un domaine que je ne voyais pas, que je ne voyais pas avec cette profondeur-là. C'est un enrichissement hors du commun. Si je n'avais pas rencontré ce qu'est le parti communiste, je pense que je serais resté à une vie médiocre, je le dis exactement comme je le pense⁶². »

61. *Ibid.*

62. *Ibid.*

« Humanisation » *versus* « vie médiocre », émancipation *versus* enfermement, luxe de l'étude *versus* nécessité de gagner son pain, telles sont les oppositions qui ont nourri la passion communiste de G. Thin. Dans la suite de l'entretien, il réitère son témoignage sur ses origines sociales et accentue la coupure entre l'avant et l'après école du parti.

« Je viens d'un milieu modeste, très individualisé, très renfermé, en plus ici dans une zone d'habitat diffus. J'étais un sauvage, on côtoyait la famille, les voisins une fois de temps en temps mais on n'avait pas une ouverture énorme. Il n'y avait quasiment pas de journaux à la maison, la radio un peu. Jusqu'à l'adolescence, c'était vraiment pas grand-chose. Donc vraiment m'est resté cet apport intellectuel profond, en dehors du côté politiquement utilitaire des écoles du parti. Pour moi le parcours militant, le parcours de formation, ça a été pour moi un élément de confort intellectuel, ça amène des efforts permanents de remise en question. C'est un élément de confort, ça m'a aidé à être bien, à me trouver bien, bien dans ma peau, bien dans ma vie personnelle, y compris aider à affronter des problèmes personnels, familiaux. C'est pas étranger je pense, c'est pas étranger à l'ouverture d'esprit que m'a donné et ça j'en suis persuadé, que m'a donné mon cursus de formation dans les écoles du parti. C'est un des éléments marquants de ma vie, de ma vie intellectuelle en tout cas. »

De son passage sur les bancs de l'école, il date sa conversion en « homme nouveau », en « homme régénéré ». Ne reconnaît-il pas qu'avant il était « un sauvage » ? Les conditions sont réunies pour que Georges Thin cultive un sentiment de dette à l'égard du parti communiste. Le PCF lui a confié les rênes d'une carrière politique qui le mène au secrétariat du président du conseil général de l'Allier entre 1979 et 1982. Il est ensuite permanent de la fédération jusqu'en 1997, date à laquelle il devient assistant parlementaire.

« En dehors de tout ce que j'ai pu dire sur la politique, je tiens à souligner ce côté-là parce que c'est important dans mon vécu. Je tiens vraiment à dire que la confiance que m'ont donnée les dirigeants de l'époque et les militants de me confier des responsabilités et cette formation qui en gros valait ce qu'elle valait, qui a besoin d'être transformée en permanence, ça a été un des éléments considérables, sans doute pour le mouvement lui-même mais aussi personnellement, et comme on peut pas faire un mouvement sans individus bien dans leur peau, dynamiques et percutants, qui en veulent, donc c'est un double mouvement. C'est atypique, je ne pense pas que les autres partis aient un tel système de formation. Je suis permanent du parti communiste, je vis dans des conditions matérielles correctes. Il est vrai qu'avec la formation que j'avais au départ, je pourrais dire "tu mérites mieux", mais je ne crois pas. Je ne suis pas sûr, parce que ce que j'ai fait et que je continue à faire est d'un enrichissement personnel tel que après tout ça ne se mesure pas en matériel et

puis c'est tout à fait conforme à ma volonté d'apporter ma petite pierre à la transformation sociale⁶³. »

Comment mieux que par ces propos souligner les conditions de félicité de la remise de soi dont a profité le parti communiste pour inculquer à ses membres son idéologie officielle ? La délégation de leur autonomie de pensée à l'institution communiste est à la hauteur de la fétichisation dont certains militants ont entouré le parti.

L'étude de ces deux carrières communistes montrent à quel point il pouvait y avoir chez certains militants des dispositions en parfaite affinité avec les valeurs et l'idéologie véhiculées par le PCF. Ces dispositions auraient pu rester en sommeil si elles n'avaient pas rencontré une institution susceptible de les activer⁶⁴. C'est précisément le rôle imputé aux responsables de la politique d'encadrement communiste, qu'il s'agisse des responsables de la section des cadres qui évaluent les réponses aux questionnaires biographiques ou des responsables de la section d'éducation qui recrutent les élèves pour les écoles centrales. Pour le dire autrement, on peut citer l'épilogue par lequel Gérard Belloin clôt son autobiographie : « Le PC apparut comme le moyen de quitter la terre tout en sauvegardant la fidélité à sa lignée et à son milieu. Il effaçait tout sentiment de culpabilité chez le migrant social et lui donnait même en prime le droit à la reconnaissance des siens. S'il refusait de mettre ses pieds dans les leurs, n'était-ce pas, en effet, pour les sauver ? Le parti portait à l'incandescence un besoin fusionnel qui lui préexistait⁶⁵. »

Au terme de ces analyses de cas individuels, on saisit mieux les ressorts de la remise de soi, de la *fides explicita*⁶⁶ dont a profité l'institution communiste pour perdurer pendant des décennies et imposer à ses membres ses cadres de pensée. Les militants d'origine populaire, vivier essentiel du recrutement des cadres communistes jusqu'aux années 1990, ont d'autant plus accordé procuration au parti pour les éduquer qu'ils souffraient d'un manque d'éducation générale. Ils ont d'autant mieux vécu l'inculcation de la pensée communiste qu'elle leur donnait l'occasion de penser, de se percevoir comme capables de penser, fut-ce au prix du renoncement à leur autonomie

63. *Ibid.*

64. Nous nous reportons ici aux développements de B. Lahire mettant l'accent sur les écueils de l'analyse dispositionnelle lorsqu'elle n'est pas accompagnée d'une analyse situationnelle : « L'eau n'a pas le pouvoir de dissoudre tout produit ; le sucre ne se dissout pas dans l'air : il n'y aurait donc aucune propriété en-soi logée quelque part dans le sucre et il peut même paraître souhaitable, heuristiquement, pour ne pas réifier le produit d'une interaction, d'éviter de parler de la "solubilité" du sucre. On peut en revanche décrire l'acte de dissolution du sucre dans l'eau. [...] Dans tous les cas, attribuer à un objet, une substance ou à un acteur une "disposition", c'est parier sur la *propension* ou la *tendance* de l'objet, de la substance ou de l'acteur à agir (ou réagir) d'une certaine manière dans des circonstances déterminées » (*L'homme pluriel*, op. cit., p. 64-65).

65. Belloin (G.), *Mémoires d'un fils de tourangeaux entré en communisme*, op. cit., p. 375.

66. Cette expression nous paraît plus adaptée ici que celle de *fides implicita*, tant nos interlocuteurs se sont montrés prompts à expliciter leur dette à l'égard du parti.

de pensée. Ils ont parlé la langue de bois communiste avec d'autant plus de passion qu'elle leur évitait d'être parlés. Ils ont acquis dans le parti communiste une autre perception d'eux-mêmes, plus valorisante que la perception de la condition ouvrière à laquelle ils disent avoir échappé. Ils sont souvent conscients de l'alternative qui borne les rapports au politique des individus d'origine populaire : « L'alternative de la démission ou de la remise de soi au parti⁶⁷. » Dans ce domaine aussi, ils reconnaissent avoir choisi leur camp.

Tout se passe comme si de nombreux communistes avaient accédé à « l'autonomie par la délégation⁶⁸ » : ils sont « ni seulement dominés ni seulement autonomes mais les deux à la fois⁶⁹ ». Le je du militant se construit dans le nous partisan⁷⁰. Loin de faire disparaître toute subjectivité, l'enrôlement communiste est l'occasion de donner un sens nouveau à son existence et parfois de rompre avec un sentiment d'isolement. Se vivre comme révolutionnaire, c'est souvent se vivre en distinction par rapport aux individus de même condition sociale mais ne partageant pas les idées communistes. La singularité revendiquée par le parti communiste, « un parti pas comme les autres », a rejailli sur le sentiment subjectif des militants d'être des individus singuliers, pour tout le moins différents, voire supérieurs. C'est là un autre paradoxe de l'éducation relevé par Emile Durkheim, qui n'est donc pas propre au parti communiste, mais que ce dernier a porté à son paroxysme : « Il y a du plaisir à dire nous, au lieu de dire moi, parce que qui est en droit de dire nous sent derrière soi quelque chose, un appui, une force sur laquelle il peut compter, force bien plus intense que celle dont disposent les individus isolés⁷¹. »

L'éducation communiste s'est trouvée légitimée par la relation dialectique qu'elle engageait entre remise de soi et estime de soi, entre discipline de pensée et autonomisation à l'égard du milieu d'origine. C'est à l'aune de ces effets paradoxaux de l'éducation partisane que l'on peut rendre compte de la prégnance des cadres de pensée communistes. Si de nombreux militants sont devenus si totalement conformes à ce que l'institution voulait qu'ils soient, c'est parce qu'elle leur permettait d'accéder à autre chose que ce que le destin social leur réservait. Que l'on songe à ces paroles de *L'Internationale* : « Nous ne sommes rien, soyons tout. » Elles semblent prendre ici toute leur portée.

67. Bourdieu (P.), « Questions de politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 16, 1977, p. 87.

68. Nous empruntons cette expression à Collovald (A.), « Pour une sociologie des carrières morales des dévouements militants », in Collovald (A.), Lechien (M.-H.), Rozier (S.), Willemez (L.), *L'humanitaire ou le management des dévouements...*, op. cit., p. 185.

69. Ibid.

70. Ce n'est évidemment pas propre au parti communiste. Les travaux de N. Elias ont insisté sur cette dialectique entre le nous et le je et sur la construction de l'individualité en lien avec le développement des interdépendances sociales. Cf. Elias (N.), *La société des individus*, Paris, Fayard, 1991.

71. Durkheim (E.), *L'éducation morale*, op. cit., p. 203.